

POUR UN PRÉSENT DE NOCE

(Sonnet)

Un soir, nous veillions tous sous les marronniers verts ;
Nos voix, dans le jardin, retentissaient joyeuses ;
Et, noyant mes dix doigts dans vos boucles soyeuses,
Entre deux gros baisers, je vous promis des vers.

Depuis lors, j'ai vieilli ; ma vie eut des revers ;
Je me berçai souvent d'espérances railleuses ;
Mais pour vous, la jeunesse et ses fleurs merveilleuses
Par des printemps vermeils ont compté mes hivers.

Vierge au front rougissant, demain vous serez femme ;
Je devrais vous écrire un long épithalame ;
Mais, hélas ! ce n'est plus de mode désormais :

Le sonnet, ce pigmée, a vaincu le colosse...
Daignez donc accepter celui-ci, car j'y mets
Tous mes vœux de bonheur et mon présent de noce !

LOUIS FRÉCHETTE.

AMOUR ET LARMES

PAR MARY

PREMIÈRE PARTIE

MÈRE ET FILLES

Madame de Ribienne, restée veuve à quarante ans, avait pour consolation et pour devoir deux filles charmantes, élevées au Sacré-Cœur de Paris d'où elles venaient de sortir, leur éducation achevée, afin d'habiter avec leur excellente mère au château de Rémillac.

Ce château, situé à deux lieues seulement de la petite ville d'Argentan, sous-préfecture de l'Orne, ne mérite guère une description. C'est une de ces demeures modernes dont la coquette architecture cherche à rappeler un autre âge. Evidemment, l'ordonnateur, tout à la fois architecte et propriétaire, avait en vue le seizième siècle lorsqu'il fit cette construction très ornée de statues, de panneaux à écussons, cette galerie circulaire qui permet aux châtelaines une espèce de promenade aérienne ; cependant, malgré les bonnes intentions dont ce travail accuse les efforts, le château est loin de réaliser, au point de vue du style et de l'art, ce qu'un critique un peu sévère exige en pareil cas. Le style est sans uniformité. Certaines parties se rattachent au mauresque : certaine tourelle, bâtie après coup, est du gothique tout pur. Ce tohu-bohu d'architecture justifie la plaisanterie d'un touriste qui appelait le château de Rémillac un *gâteau monté*.

On arrive au château par une avenue de peupliers se balançant au moindre vent avec des bruits lugubres favorables aux légendes, si les gens de ce pays étaient plus crédules ou plus rêveurs. A l'extrémité de l'avenue se trouve une grille monumentale qui sépare la partie réservée des jardins et du parc de celle qu'une intelligente bonté livre volontiers aux promenades du public. Le parc est coupé en différentes places par un cours d'eau roulant ses ondes fraîches et transparentes sur de petits cailloux luisants et polis comme du marbre. On traverse cette rivière en miniature sur des ponts rustiques, simples troncs d'arbres reliés et couverts de leur écorce.

Cette propriété agréable, comme tous les lieux où se trouve la triple séduction de l'eau, de la verdure et des fleurs, mais non grandiose, est, avec une ferme rapportant une dizaine de mille francs, les bonnes années où les fermiers paient leurs fermages, toute la fortune de madame de Ribienne. Elle est donc tenue à une certaine modération dans ses dépenses, modération parfaitement en harmonie du reste avec ses goûts de retraite et de simplicité.

Marie-Sophie et Annonciade ne formaient pas à elles seules toute la famille de madame de Ribienne : un jeune garçon d'une quinzaine d'années ajoutait aussi pour sa part à son bonheur et à ses préoccupations. Médéric avait hérité des vertus et du tempérament délicat de son père ; c'était pitié de voir ce grand jeune homme languissant et affaibli dans sa lutte contre un mal phthisique impitoyable. La délicatesse des poumons se lisait sur ses joues colorées, dans ses yeux clairs et transparents cerclés d'une ligne bleuâtre, dans la sueur qui mouillait fréquemment ses cheveux, indice trop certain d'une indomptable faiblesse. Chaque jour quelqu'accident, léger et insignifiant aux yeux vulgaires, venait glacer le cœur de la mère, comme le précurseur de ce mal terrible auquel elle devait le veuvage et le malheur.

Le professeur de rhétorique du collège d'Argentan avait consenti à donner chaque semaine deux après-midi au pauvre malade, incapable de supporter le régime de l'éducation publique ; le mardi et le jeudi étaient les jours consacrés à l'étude, et ajoutons les jours de fête ; car la présence du jeune professeur, considéré comme un sujet brillant et plein d'avenir, apportait à la vie intime, mais un peu monotone du château une réelle et charmante diversion.

Un jeudi, la leçon finie, le professeur et l'élève se promenaient dans le parc, bras dessus, bras dessous, attendant l'heure du dîner, dont les dames, sans doute à l'imitation des châtelaines d'autrefois, surveillaient les derniers apprêts.

—Que vous êtes heureux, mon cher Médéric ! disait avec affection le jeune professeur que, par discrétion, nous appelons Amédée tout court, de passer votre vie dans cette délicieuse retraite, au lieu d'étouffer, comme moi, dans une chambre enfumée de la très ennuyeuse ville d'....

—Que je vous interrompe avant que vous profériez un blasphème ! s'écria gaiement Médéric : la bonne petite ville que vous alliez attaquer n'est ni plus ennuyeuse, ni plus mauvaise qu'une autre ; seulement c'est la province, et voilà ce qu'un vrai Parisien vous ne pouvez lui pardonner.

C'est ma foi vrai, riposta Amédée, joyeux compagnon et

camarade plus que maître ; le nom seul de province est un épouvantail ; ça sent la poussière et les ruines. Chaque fois que je sors de l'antique chambre que j'occupe chez madame de Serdot, je regarde sur mon habit si quelqu'araignée n'y a pas filé sa toile. Tout ce monde Argentanais est vraiment d'un autre siècle ; j'y vois des costumes fabuleux, des choses impossibles, et, si je voulais vous amuser, mon cher Médéric, je vous raconterais sur les habitudes de ma propriétaire des histoires à mourir de rire.

—Racontez, racontez ! cria une voix jeune et riieuse qui retentit derrière les deux amis, surpris et charmés en se retournant de voir la gracieuse figure d'Annonciade qui leur souhaita amicalement le bonjour.

—Vous m'avez pris en traître, mademoiselle, dit Amédée sur le ton de la plaisanterie, tout en saluant cordialement ; les bêtises que je me permets avec votre frère....

Médéric lui coupa la parole :

—Grand merci du choix et de l'honneur que vous me faites ; ah ! ça, mon cher maître, vous me traitez donc en gamin ?

Annonciade riait.

—Messieurs, il faut en rester là de la discussion, s'il vous plaît, reprit-elle bientôt ; je venais vous chercher pour dîner. Mais comme on doit se soutenir en famille, mon cher Ric, nous forcerons M. Amédée de nous raconter ses histoires au dessert ; maman et Marie-Sophie seront juges de leurs mérites.

—La punition surpasse la faute, dit Amédée, qui continuait la plaisanterie ; devant un juge comme vous, mademoiselle, je me déclare incapable de parler méchamment du prochain.

Tout en causant, ils reprirent le chemin du château. Annonciade marchait en avant. C'était une douce et gentille enfant de dix-sept ans à peine, avec une délicieuse figure pleine de sourires et de lumières qui s'encadrait dans une forêt de cheveux blonds, dorés comme les épis en août. Quand elle se retournait pour parler ou pour répondre au jeune professeur ainsi qu'à son frère, les boucles de cette jolie chevelure, se renversant en arrière, laissaient voir deux yeux d'un bleu réellement d'azur et des traits d'une finesse exquise et d'une rare distinction. Elle était petite de taille, mince et frêle comme on l'est souvent à cet âge, presque toujours vêtue de blanc ; un peu rêveuse, un peu sentimentale, mais bonne et bien élevée, chérie des gens du château et de ceux du voisinage qui, la voyant souvent, le soir, errer au milieu des allées du parc, plus semblable à une vision qu'à un être naturel, l'avaient surnommée la petite fée du clair de lune.

Sa sœur, Marie-Sophie, qui attendait sur le perron, était une femme de dix-neuf ans. Nous ne pouvons mieux faire connaître au lecteur la différence qui caractérisait les deux sœurs si rapprochées d'âge, qu'en disant de l'une qu'elle tenait déjà de la femme par sa précoce raison, par la fermeté de son caractère, tandis que l'autre, par sa grâce et son enjouement, semblait encore appartenir à l'enfance.

Marie-Sophie était en tout semblable à sa mère. Grande et forte au moral comme au physique, sa réputation de beauté s'étendait à vingt lieues à la ronde. Le front largement ouvert dominait des yeux admirablement fendus et d'un noir profond qui donnaient au regard une étrange ardeur. Ses traits étaient d'une régularité antique, on eût pris son profil pour frapper une médaille ; les cheveux bien plantés, bruns, soyeux et abondants, formaient des tresses et des torsades qui eussent écrasé une tête moins fière et moins belle ; le teint mat et chaud, les lèvres rouges et fraîches annonçaient un sang riche ; en tout la jeune fille avait un air de majesté et de grandeur, de vivacité et de dignité qui imposait le respect autant que sa souveraine beauté attirait l'admiration.

Mademoiselle Marie de Ribienne possédait toutes les vertus d'une chrétienne et d'une femme supérieure. Les paysans l'appelaient : la reine.

Elle salua Amédée avec la même affabilité que sa sœur : tous les quatre entrèrent dans la salle à manger, où se trouvait déjà madame de Ribienne.

Le chagrin l'avait vieillie avant le temps, et ses deux grosses touffes de cheveux frisés, blancs comme la neige, contrastaient avec deux yeux noirs et ardents dont le regard d'aigle s'éteignait trop souvent dans les larmes d'un souvenir.

Cependant le dîner fut gai. Amédée se trouvant deux fois chaque semaine, depuis une année, dans cette famille choisie, y recevait l'accueil flatteur d'une amitié loyale. Il se laissait aller à toute la verve de son esprit cultivé et brillant, et la conversation ne tarissait pas entre ces jeunes et belles natures. On le pressa tellement d'égayer la fin du repas par les récits annoncés au parc qu'il se décida à sacrifier sa bonne vieille et noble hôtesse à la malice de son jeune auditoire.

—Savez-vous que je vais toucher aux races ? dit-il d'un ton de badinage ; car madame de Serdot appartient à la plus solide et à la plus ancienne noblesse du pays.

—Vous ne toucherez pas à l'honneur, j'en suis sûr, répondit Marie-Sophie, en fixant sur le jeune homme ses grands yeux ardents.

—Oh ! non certes, reprit Amédée d'un ton moins vaillant, et comme si l'atteinte de ce regard noble et fier l'eût troublé ; ma bonne hôtesse est digne, à tous égards, d'estime et de vénération, et les petits travers dont je me propose d'amuser l'espionne Médéric sont uniquement de nature à exciter l'ilarité.

—Parlez vite, cria Annonciade avec sa pétulance enjouée, j'écouterai tout cela à Cornélie au Sacré-Cœur, elle aime tant les histoires de province.

—Vous saurez donc, commença Amédée sur un ton plaisamment déclamatoire, que lorsque j'eus l'honneur de me présenter à l'hôtel de madame de Serdot, dans lequel on m'avait annoncé que je trouverais un appartement à louer, je fus introduit dans un magnifique salon ; j'entends comme proportions et détails d'architecture, lambris et tableaux, car les meubles antiques couverts de housses en toile blanche ne me livrèrent pas leurs secrets. Une femme bien conservée pour son âge, elle me dit avoir nonante-deux ans, se tenait droite et raide dans un fauteuil. Elle portait schall et chapeau comme une personne se disposant à sortir. Ce fut ma première impression, et je me hâtai de m'excuser sur l'inopportunité de ma visite.

—Du tout, monsieur, me répondit la bonne dame, je ne sors jamais que le dimanche pour aller à la messe.

—J'ai appris depuis, qu'à l'ordinaire madame de Serdot se tient dans ce costume officiel qu'elle considère imposé et de rigueur dans une femme comme il faut.

—Certainement, interrompit la riieuse Annonciade, on prétend même qu'elle se coiffe avec un chapeau.

—Ce sont les propos de femmes de chambre congédiées, dit Marie-Sophie, et tu aurais mieux fait, chère petite sœur, de ne pas arrêter le fil du discours de M. Amédée.

—Il n'est pas difficile à retrouver, reprit celui-ci en riant ; nous fûmes promptement d'accord, madame de Serdot et moi.

Elle me céda un petit appartement indépendant de son hôtel et donnant sur les jardins, dans lesquels mon modeste cordon-bleu a le privilège d'acheter les légumes nécessaires à notre double consommation.

—Pour fêter ma prise de possession, madame de Serdot me fit l'honneur de m'inviter à dîner, en me permettant une soirée composée de la fine fleur de la société. Fier et ravi de cette faveur, j'attendis avec une impatience digne d'un meilleur sort, le moment où je pourrais étudier sur nature ces types d'antique noblesse dont les romanciers nous ont fait de si magiques descriptions. Malgré l'outrecuidance que je partage avec les jeunes gens de mon époque, j'éprouvais un certain émoi à la pensée de ce grand monde au milieu duquel j'allais vivre quelques heures.

—Croyiez-vous donc, demanda Médéric prenant la parole, trouver à Argentan les marquises du grand siècle avec leurs bijoux, leurs paniers, leurs mouches et leur poudre ?

—Ou, dit à son tour Annonciade minaudant, grassement, faisant la bouche en cœur et mouillant les r comme les l, vous attendiez-vous à des ducs en jabot de dentelle, puisant dans des boîtes d'or, une poudre parfumée qu'ils aspirent avec élégance ? à des comtes jouant du lorgnon pour faire admirer une main d'aristocratie blancheur emprisonnée dans une manchette de mousseline ?

—Grande enfant ! murmura sa sœur.

—Je serais bien embarrassé de vous répéter tout ce que j'ai rêvé, reprit Amédée gaiement ; ce que je constate, c'est que mon désappointement commença la veille en ne voyant faire aucun préparatif ; l'hôtel garda son silence jusqu'à l'instant mémorable où je me trouvai avec la première société d'Argentan. Le dîner tout bourgeois, assaisonné de gros cidre normand, était éclairé par deux chandeliers.

—Deux bougies ! interrompit Annonciade.

—Des chandeliers, mademoiselle, en suif jaune et infect qui servirent le soir au whist, et dont l'une fut économiquement soufflée par madame de Serdot à la fin de la partie, sous le spécieux prétexte que pour parler on n'a pas besoin d'y voir.

—Alors je les aurais soufflées toutes les deux, reprit la maligne enfant, on aurait pu jouer au colin-maillard sans bandeau.

—Et la morale, mademoiselle ? dit sur un gros ton sérieux et affecté Amédée dont les yeux riaient. Il y avait là toute une société composée d'éléments divers. Un chevalier suranné, mais de vieille et saine roche qui baisa le bout du gant à madame de Serdot en entrant, et ne l'appela tout le temps que : Ma belle amie, en faveur sans doute de ses soixante mille livres de rente. C'est une beauté incontestable de nos jours. A son tour, la vieille dame ne parlait qu'en disant : Cet aimable jeune homme.

—Vous deviez avoir madame de Partrier, s'écria Annonciade toujours pétulante comme une enfant gâtée et ne sachant pas écouter sans interrompre ; c'est une dame très couperosée, qui porte des robes de soie bleues ou roses et de fausses boucles blondes sur des cheveux moitié gris.

—Comme vous parlez irrévérencieusement d'une comtesse, mademoiselle ! répondit Amédée qui regardait complaisamment l'espionne enfant ; oui, madame de Partrier vint le soir et ne chercha nullement à cacher ses faux cheveux. Elle me dit naïvement que, pour une soirée, ce serait un trop grand train d'avoir des papillottes en papier tout le jour :

—Tandis que ça, elle montrait les boucles coupées à quelque fillette de dix-huit ans, c'est fixé sur de petits peignes, en un tour de main, c'est posé ; on est coiffé.

—Qu'avez-vous répondu à ce discours ? dit Médéric.

—J'écoutais avec beaucoup d'embaras et je ne trouvai rien à répondre, pas plus qu'à la suite de la conversation par laquelle j'appris que la comtesse était venue à pied, emprisonnant ses bottines de coulis dans des sabots laissés dans l'antichambre. Comme l'a deviné mademoiselle Annonciade, madame de Partrier portait une robe de soie rose courte et défraîchie, qui s'harmonisait peu avec son teint. Les voitures ne servaient que le jour à Argentan, toutes les dames arrivaient précédées d'une servante avec la lanterne Falaisienne allumée.

Une de ces dames, que vous connaissez sans doute, et que par suite je ne veux pas nommer, portait sur la tête tant de verroteries qu'elle faisait, à chaque mouvement, un bruit de grelots fort étrange dans un salon.

—Je parie, s'écria Annonciade, que vous parlez d'Évérilda de Pintard ? Elle porte effectivement, dans les grands jours, tant de clinquant, qu'on croirait qu'elle a pillé les deux Amériques.

Marie-Sophie devint sérieuse :

—Tu n'es pas bonne, ma sœur ; défends donc notre pauvre voisine au lieu de l'attaquer.

—Elle est trop ridicule, Marie ; la première fois que je l'ai vue dans un salon, j'ai failli étouffer de rire, je me suis sauvée promptement dans la pièce voisine, où la femme de chambre a été obligée de me jeter un verre d'eau à la figure pour me faire passer ces accès de fou-rire, j'en pleurais aux larmes.

—Vous avez été favorisé, dit à son tour Médéric à Amédée ; madame de Pintard ne porte ses verres et ses plumes d'oiseau que dans les grandes cérémonies.

—Je devais effectivement, reprit Amédée, à mon titre de Parisien la faveur de cette toilette exceptionnelle. Aussi le chevalier qui voltigeait sans cesse de l'une à l'autre, comme un papillon blanc sur des pivoines, complimenta hautement madame Évérilda et lui affirma qu'elle était en beauté ce soir-là. Elle répondait en minaudant, et Dieu sait quelle musique faisait sa tête, en l'appelant mauvais sujet. Il déclara que s'il avait vingt ans de moins, c'est quarante qu'il aurait dû dire, il deviendrait épris de madame de Pintard. Il décocha plusieurs traits forts malins à l'adresse de mes vingt-huit ans ; j'eus le mauvais goût de ne pas comprendre et de garder le silence.

(La suite au prochain numéro.)

Mères ! Mères !! Mères !!!

Êtes-vous troublées la nuit et tenues éveillées par les souffrances et les gémissements d'un enfant qui fait ses dents ? S'il en est ainsi, allez chercher tout de suite une bouteille de *Sirope Calmant de Mme Winslow*. Il soulagera immédiatement le pauvre petit malade—cela est certain et ne saurait faire le moindre doute. Il n'y a pas une mère au monde qui, ayant usé de ce sirop, ne vous dise pas aussitôt qu'il met en ordre les intestins, donne le repos à la mère, soulage l'enfant et rend la santé. Les effets tiennent de la magie. Il est parfaitement inoffensif dans tous les cas et agréable à prendre. Il est ordonné par un des plus anciens et des meilleurs médecins du sexe féminin aux États-Unis. Les instructions nécessaires pour faire usage du sirop sont données avec chaque bouteille.